

Amédée Papineau

JOURNAL D'UN
FILS DE LA
LIBERTÉ

1838-1855

Nouvelle édition
avec index

Texte établi
avec introduction
et notes par
Georges Aubin



SEPTENTRION

Extrait de la publication



Amédée Papineau et Mary Wescott, c1850,
Bibliothèque et Archives Canada, C-79115

JOURNAL D'UN FILS DE LA LIBERTÉ
1838-1855

AUTRES OUVRAGES DE GEORGES AUBIN AU SEPTENTRION

- MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith*. Correspondance d'un patriote exilé. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 124 p., 1996.
- LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*, Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 411 p., 1996.
- PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*, Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 134 p., 1998.
- PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*, Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 957 p., 1998.
- LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*, Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 153 p., 1999.
- PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*, Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 812 p., 2000.
- RHEAULT, Marcel et AUBIN, Georges, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 350 p., 2006

Amédée Papineau

JOURNAL D'UN FILS
DE LA LIBERTÉ
1838-1855

Deuxième édition
revue, corrigée et considérablement augmentée

Texte établi avec introduction et notes
par Georges Aubin



Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage, rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Illustrations de la couverture : *Amédée Papineau*, daguerréotype, vers 1840, coll. privée ; *Amédée Papineau*, papier noir découpé et mine de plomb, par Augustin Édouart, 1840, Bibliothèque et Archives Canada, C-135399.

Mise en pages et maquette de couverture : Pierre-Louis Cauchon

Si vous désirez être tenu au courant des publications des ÉDITIONS DU SEPTENTRION vous pouvez nous écrire par courrier, par courriel à sept@septentrion.qc.ca, par télécopieur au 418 527-4978 ou consulter notre catalogue sur Internet : www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2010
ISBN papier : 978-2-89448-554-5
ISBN PDF : 978-2-89664-501-5

Diffusion au Canada :
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Ventes en Europe :
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

*Avec ta patience et ton exactitude,
ce recueil sera pour ceux qui
comme moi t'aiment tendrement
une source agréable
de souvenirs de famille et du pays.*

Lactance Papineau à Amédée Papineau,
2 septembre 1841

Sigles, abréviations, références bibliographiques

ADCA	Archives départementales des Côtes-d'Armor (Saint-Brieuc).
ADG	Archives départementales de la Gironde (Bordeaux).
ADHS	Archives départementales des Hauts-de-Seine (Nanterre).
ADP	Archives départementales de Paris.
ADPA	Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques (Pau).
AMB	Archives municipales de Bordeaux.
AMR	Archives municipales de Rouen.
AMSGL	Archives municipales de Saint-Germain-en-Laye.
AMV	Archives municipales de Vanves.
ANQ	Archives nationales du Québec.
ARQ	<i>Les Avocats de la région de Québec</i> , par Pierre-Georges Roy, Lévis, 1936.
ASTR	Archives du Séminaire de Trois-Rivières.
BAC	Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa).
BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
BNI	Bibliothèque nationale d'Irlande (Dublin).
CFP	Casimir-Fidèle Papineau, BAnQ (Montréal), CN601-311.
CN	Contrat notarié.
DBC	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i> , 14 vol., Québec, PUL; Toronto, UTP.
DC	<i>Dictionnaire biographique du clergé canadien-français</i> , par J.-B.-A. Allaire; Les anciens; Montréal, Imprimerie de l'École Catholique des Sourds-Muets, 1910.
DEP	Denis-Émery Papineau, BAnQ (Montréal), CN601-312.
JPEA	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec, 1792-1992</i> , Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Sainte-Foy, 1993.
Évén.	<i>Événements de 1837-1838</i> , BAnQ, ministère de la Justice, E17.
FSM	François-Samuel Mackay, BAnQ (Hull), CN701-10.
HAF	Hippolyte-A. Fissiault-Laramée, BAnQ (Montréal), 601-154.
ICMH	Institut canadien de microreproductions historiques.
JBR	Joseph Brunelle, BAnQ (Montréal), CN605-11.
JÉMP	<i>Journal d'un étudiant en médecine à Paris</i> , par Lactance Papineau, Montréal, Varia, 2003.
JPEA	<i>Journal d'un patriote exilé en Australie</i> , par François-Maurice Lepaillieur, Sillery, Septentrion, 1996.
LMD	<i>Lovell's Montreal Directory</i> .
Mic.	Microfilm.
MP	<i>Médecins et patriotes, 1837-1838</i> , par Marcel J. Rheault et Georges Aubin, Québec, Septentrion, 2006.
RHAF	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i> .
SJ	<i>Souvenirs de jeunesse, 1822-1837</i> , par Amédée Papineau, Sillery, Septentrion, 1998.
TB	Thomas Bédouin, BAnQ (Montréal), CN601-28.
TLF	<i>Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle, 1789-1960</i> , 16 tomes, Paris, Centre national de la recherche scientifique, Gallimard, 1971-1994.

Introduction à l'édition de 2010

DÉPUIS SA PARUTION en 1998, la première édition complète du *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*, d'Amédée Papineau, était épuisée. Il fallait songer à en publier un autre tirage, vu la demande et l'intérêt des lecteurs, sans cesse croissants. Au lieu d'un autre tirage de la première édition, nous présentons une deuxième édition du même texte, considérablement augmentée.

La connaissance que nous avons acquise, plus approfondie, de la famille Papineau depuis une dizaine d'années, l'édition de la correspondance de Lactance Papineau, celle de Rosalie Papineau-Dessaulles, la parution de cinq volumes de correspondance de Louis-Joseph Papineau, père d'Amédée, des *Lettres d'un voyageur, 1870-1871*, d'Amédée Papineau, et surtout du *Journal d'un étudiant en médecine à Paris* de Lactance Papineau, frère d'Amédée; en même temps, la mise au jour de quantité de lettres et de journaux de patriotes de 1837-1838, la recherche en ce domaine se développant toujours, tout cela a contribué à aborder le *Journal d'un Fils de la Liberté* avec une approche nouvelle et une plus grande facilité à identifier de façon précise ceux qui ont côtoyé le Fils de la Liberté en exil, en voyage à Paris ou depuis son retour au pays en juillet 1843 jusqu'à la fin de son journal en 1855.

Nos recherches à la Bibliothèque de l'État de New York, ailleurs aux États-Unis et dans les archives départementales de la France ont précisé plusieurs aspects de la vie d'Amédée Papineau et de sa famille qui étaient encore pour nous inconnus en 1998.

Ainsi l'édition de 1998 contenait 940 notes infrapaginales. Quelques-unes ont été supprimées ou corrigées dans celle de 2010. 200 notes ont été ajoutées et toutes sont maintenant reportées à la fin de chaque année du journal.

La division du texte de l'édition de 1998 était présentée en sept livres, conformément au nombre de manuscrits d'Amédée Papineau. Cette division,

apparaissant purement arbitraire, a été modifiée en suivant la chronologie des années, de 1838 à 1855.

GEORGES AUBIN
L'Assomption, février 2007

Avant-propos de l'édition de 1998

DÉCÉDÉ IL Y a presque cent ans, le fils aîné de Louis-Joseph Papineau est pratiquement tombé dans l'oubli. Les notices biographiques qu'on trouve sur lui sont désespérément courtes. Même le *Dictionnaire biographique du Canada* ne l'a pas retenu pour son volume XIII.

Ce fut pourtant un personnage extraordinaire. Déjà auteur, militant politique et exilé à dix-huit ans, il a connu un destin hors du commun, vécu à sa façon et fait preuve d'une indépendance d'esprit qui l'a sûrement placé en marge de la société. On connaît sa participation à l'Association des Fils de la Liberté, à la Société des Amis et à l'Institut canadien. Son journal révèle un jeune homme qui s'intéresse à toutes les sphères de la connaissance et à presque tout ce qui bouge à son époque : philosophie, économie politique et religion, littérature, théâtre et opéra, sciences et techniques, architecture et horticulture, le tout sans négliger l'histoire et un culte particulier pour la famille et ses ancêtres.

Amédée Papineau commence à rédiger son journal pendant son exil aux États-Unis, bien qu'il ait pris auparavant quelques notes très brèves sur les principaux événements de l'insurrection. Il donne à ses quatre premiers livres le titre de *Journal d'un Fils de la Liberté réfugié aux États-Unis par suite de l'insurrection canadienne en 1837*. Le quatrième livre s'arrête en décembre 1842, alors qu'Amédée s'appête à partir pour Paris rejoindre sa famille. Quand il revient au Québec, en 1845, il continue à tenir encore assez fidèlement un journal qu'il appelle, cette fois, simplement : *Mon journal* : c'est le titre des cinquième, sixième et septième livres.

Le Journal d'un Fils de la Liberté reproduit les sept livres du journal d'Amédée Papineau : à partir de l'insurrection de 1837 jusqu'à l'automne de 1855. Cette période de sa vie nous montre un jeune Papineau imbu d'indépendance, qui aimerait bien voir son pays libéré du joug anglais. Au cours de son apprentissage d'étudiant en droit, à Saratoga, entre les moments où il collectionne tous les articles de journaux qui traitent de politique, il a

le temps de rêver sur le lac Horicon, de faire la chasse aux tourtes et de visiter les sites historiques des environs. Ce sens de l'histoire, ce goût de conserver le passé, de l'expliquer, il l'a acquis certes dès l'enfance, mais il le conservera et le développera toute sa vie. L'idée d'indépendance aussi. Il lit à la famille Brousseau, réfugiée à Saratoga, la fable de Guillaume Tell, héros de l'indépendance suisse; dans le port de New York, il remarque le nom de Marcos Botzaris, héros de l'indépendance grecque, et il se demande quand viendra l'indépendance du Canada. À 18 ans, il avait déjà lu Walter Scott et Chateaubriand; toute sa vie d'exil sera parsemée de lectures nombreuses, qui touchent des sujets variés: des grands auteurs américains de son temps, Cooper, Washington Irving, aux récits de voyages, en passant par les traités d'économie politique.

Revenu à Montréal, l'auteur du *Journal d'un Fils de la Liberté* donne dans le mondain. Sa fonction de protonotaire et ses origines le hissent au rang des «gens bien». Les livres cinq à sept pourraient s'appeler: «Journal d'un bourgeois de Montréal au XIX^e siècle». Visites et carnivals, quantité de lettres envoyées et reçues, fêtes interminables, bals, opéras, concerts, courbettes, baise-main, bons mots qu'on répète, cancans mondains, maladies-refuges, serviteurs qu'on chasse et qu'on remplace. Le journal d'Amédée nous promène agréablement dans ce monde, sans nous lasser. Puis, tout à coup, entre les quotidiens qui se répètent, il nous fait vivre des moments intenses: une excursion au lac Papineau, dans le nord de la seigneurie, au milieu de la nature sauvage; la naissance de sa fille aînée, la mort de son fils, les deux vécues avec des déchirements violents; la horde des tories incendiaires qui se ruent sur le Parlement, en 1849, et un gouverneur Elgin fuyant en carrosse vers la montagne, pour échapper à la canaille; l'exhumation et le transport de la dépouille de son grand-père vers la chapelle funéraire de Montebello.

C'est la troisième fois qu'on s'attaque à la publication du *Journal* d'Amédée Papineau. *La Presse*, en 1924, et un autre éditeur, dans les années 1970, ne sont cependant pas allés au-delà des trois premiers livres. Nous livrons donc aujourd'hui, pour la première fois, le texte intégral des sept livres de ce journal écrit entre 1838 et 1855.

Ce journal ouvre une fenêtre sur la vie d'un jeune intellectuel au milieu du XIX^e siècle. Même s'il occupe une fonction conventionnelle (avocat et protonotaire), l'auteur ne correspond pas au Canadien moyen de cette époque. Dans son «introduction au *Journal* d'Amédée Papineau», *La Presse* mettait le lecteur en garde contre «certains jugements et certaines appréciations qui peuvent surprendre de prime abord». En fait, il ne s'agissait encore que du jeune insurgé de 1837-1838, «un temps où les esprits étaient pour ainsi dire chauffés à blanc par les passions politiques». La publication des derniers livres du *Journal d'un Fils de la Liberté* et celle de la suite qui va

de 1876 à 1902 aurait exigé d'autres « réserves » : Papineau devient partisan de l'annexion du Canada aux États-Unis, abjure le catholicisme et se fait presbytérien, épouse (à 78 ans) une jeune femme de 25 ans, fonde une nouvelle famille et il serait, dit la rumeur, mort empoisonné !

C'était un personnage hors du commun, disions-nous, un de nos rares libres-penseurs, un « Fils de la Liberté » dont les horizons débordaient largement l'insurrection de 1837.

L'ÉDITEUR

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1998

Amédée Papineau Un Fils de la Liberté (1819-1903)

ON NE POUVAIT pas naître sous une plus belle étoile. Sa grand-mère maternelle, Anne Robitaille, née comme lui un 26 juillet¹, lui répétait sans cesse: «Tu es mon bouquet chéri, et tu en as de la chance d'être né ce jour-là: tu seras toujours heureux, car tu es né coiffé.»

Amédée Papineau est fils aîné de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau. Il naît en 1819, à Montréal, rue Bonsecours. Son père est déjà président de la Chambre d'assemblée, un habile défenseur des droits du peuple contre le gouverneur Dalhousie et son oligarchie, pendant que le jeune Amédée joue avec les gamins de son âge en face de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, près de la maison Du Calvet. Or, un jour, le gouverneur refuse de reconnaître le choix de Papineau comme «orateur» par la Chambre, et il proroge la session. Dans la maison de la rue Bonsecours, les Viger, Théophile Bruneau et plusieurs invités dénoncent l'abus flagrant de Dalhousie, le traitent de tyran, bref, le gouverneur apparaît comme un sombre vilain aux yeux du jeune Amédée qui s'écrie, pour prendre la défense de son père: «Si Dalhousie était ici, je le tuerais». Il ajoutera plus tard dans son journal que, tout jeune, il a haï les tyrans.

Après des études élémentaires auprès du révérend Esson, un pasteur presbytérien de la rue Saint-Paul, et d'une demoiselle Waller, il entre au séminaire des sulpiciens. Adolescent gâté, il regimbe sous la discipline de fer et la nourriture frugale qu'on lui impose, régime obligatoire pour tous. Mais il se nourrit l'esprit en lisant en cachette, le plus souvent dans les «privés», *La Minerve* ou le *Vindicator*, les deux seuls journaux qui appuient le Parti patriote. Après plusieurs années d'études, refusant la fêrule qu'on veut lui

administrer pour une peccadille, il quitte le séminaire de Saint-Sulpice sur un coup de tête, comme son père avait fait, et va finir sa philosophie au collège de Saint-Hyacinthe, « beaucoup mieux conduit par messieurs Prince, Raymond et Desaulniers, que celui de Montréal ». Voulant s'initier graduellement au droit, il apporte avec lui le *Traité sur les lois civiles du Bas-Canada* qu'il avoue n'avoir pas seulement eu le temps d'ouvrir pendant ses années de philosophie.

Puis, c'est la cléricature, à Montréal, auprès de son oncle Philippe Bruneau, avocat, et de Zéphirin-Joseph Trudeau, notaire, un cousin de son père. Il plonge avec plus ou moins d'enthousiasme dans ces études arides, car l'attirent davantage l'écriture et la politique. Dans *Le Glaneur*, journal publié à Saint-Charles-sur-Richelieu, il fait paraître une nouvelle intitulée « Caroline, ou le château Bigot² », écrite en 1834, inspirée d'une visite aux ruines de ce château, en compagnie de son père et de John Neilson. Cette idée d'écrire reviendra comme un leitmotiv à la fin de sa vie, quand il entreprendra la rédaction de ses *Mémoires*, empruntant de longs extraits à son journal personnel qu'il a d'ailleurs écrit dans ce but.

L'année 1834, c'est aussi celle des 92 Résolutions qui contiennent l'énoncé des principaux griefs de l'Assemblée du Bas-Canada contre la tyrannie de l'oligarchie. Le pays est en effervescence. La maison de la rue Bonsecours est attaquée par une bande de tories. Un soir, le D^r Robert Nelson entre en catastrophe chez Louis-Joseph Papineau et le supplie de s'enfuir avec sa famille, car les ennemis arriveront bientôt pour le tuer. La mère et les enfants s'enfuient en face, chez Jacques Viger; Papineau, lui, refuse de partir et veut faire face aux agitateurs. Amédée fera de même. Il court chercher un pistolet et attend derrière la porte d'entrée, pendant que les manifestants lancent des pierres dans les vitres de la maison et frappent à coups redoublés dans la porte.

« Comme moyen de concentrer les forces et la puissance », le jeune Amédée met aussitôt sur pied une sorte d'organisation qu'il appelle « sociétés littéraires », où l'on discute de philosophie, d'art et de sciences. Mais ces sociétés devront servir de masques à « batteries patriotiques ». C'est le début de l'Association des Fils de la Liberté. Il en trouve lui-même le nom, s'inspirant des *Sons of Liberty* de l'Indépendance américaine, dont il avait dévoré l'histoire à 13 ans. Font partie de cette association l'avocat André Ouimet, Jean-Louis Beaudry, futur maire de Montréal, Joseph Roy, marchand, l'honorable Debartzch et plusieurs autres patriotes.

Quand arrivent l'année 1837 et l'assemblée de Saint-Charles, qui réunit plusieurs milliers de citoyens, pour protester contre le rejet des 92 Résolutions par Londres, Amédée Papineau a 18 ans. Il est parmi les premiers spectateurs au pied de l'estrade, à côté du capitaine Jalbert, à

écouter les orateurs et à manifester bruyamment son enthousiasme. Il écrira plus tard à propos de cet importante assemblée à Saint-Charles: « Nous rêvions bien tous, alors, à l'indépendance prochaine de la patrie, à son entrée glorieuse parmi les nations viriles et libres³. » Mais il n'est pas à Saint-Denis, le jour de la victoire des patriotes; pendant le massacre du 25 novembre à Saint-Charles, il est depuis un certain temps tapi au fond d'une cave dans le manoir Dessaulles, chez sa tante, à Saint-Hyacinthe. Enfin, la peur d'être arrêté le pousse à fuir vers la frontière américaine. Grâce à la complicité de sa tante et de l'abbé Prince, il prend le nom de Joseph Parent, étudiant au séminaire de Québec qui s'en va « apprendre l'anglais » aux États-Unis; il voyage par Nicolet, Sherbrooke et atteint finalement la frontière à Stanstead-Derby sans être arrêté.

En terre de liberté, il retrouve son père et un grand nombre de patriotes qui s'y sont réfugiés. Il s'installe à Saratoga, près d'Albany, où la famille Porter, amie des Papineau depuis longtemps, les accueille, lui et son père. Bientôt M^{me} Papineau les rejoint avec les autres enfants.

Voulant participer à la seconde insurrection qui se prépare, il en est dissuadé par ses parents qui le rassoient devant des études de droit auprès du juge Cowen, de l'avocat Ellsworth et du chancelier Walworth. Il suit cependant de très près les moindres péripéties de cette insurrection, dans le Haut et le Bas-Canada, par sa correspondance et par la lecture de tous les journaux qu'il peut se procurer. Il en alimente son journal quotidiennement, colligeant ainsi pour nous une mine de renseignements sur ces événements qui, autrement, auraient été perdus.

Au risque d'être arrêté et emprisonné, il fait un « pèlerinage en Canada » en 1840, pour retrouver les lieux des combats de l'insurrection de 1837. Il visite Saint-Eustache et Saint-Benoît, où il rencontre la veuve de Chénier; à Saint-Charles et à Saint-Denis, il s'arrête pour cueillir des vestiges dans les décombres des maisons; il interroge les témoins, dessine des plans. L'idée de « pèlerinage » pour Amédée Papineau est synonyme de retour aux sources. Bien plus tard, en juillet 1896, il en fera un autre, à Stanstead, village voisin de la frontière américaine, là où il avait pu traverser vers la liberté, en décembre 1837.

À Saratoga, ses études de droit sont couronnées de succès et il pratique un certain temps à New York, protégé par Bidwell. Son père a gagné la France pour chercher le soutien de ce pays à la cause canadienne. Toute la famille Papineau est rendue à Paris, pendant qu'il persiste, lui, à New York, attendant de devenir citoyen américain. Il ira les rejoindre quelques mois qui seront pour lui pures délices. Paris et ses monuments, son architecture, son histoire, tout l'enchantent.

Il revient vite en Amérique, car il songe à épouser une jeune Américaine, Marie Westcott, qu'il a connue depuis longtemps à Saratoga et à qui il a donné des cours de français. Mais il doit d'abord se trouver un emploi à Montréal où sa mère revient avec les autres enfants de la famille. Denis-Benjamin Viger lui propose de devenir protonotaire à la cour du district de Montréal. Amédée Papineau occupera cette fonction pendant trente-deux ans, jusqu'en 1875.

Après son mariage à Saratoga avec Marie Westcott, en 1846, Amédée accède au monde des adultes. Finies les parties de chasse aux tourtes et les excursions sur les sites historiques du fort William Henry (lac George), et du fort Carillon à Ticonderoga, qui rappellent les brillantes victoires de Montcalm sur l'armée britannique. Il quitte définitivement les États-Unis et revient vivre à Montréal. C'est là qu'il fonde la Société des Amis, qui a pour but « le développement intellectuel et moral de ses membres; puis celui des masses populaires, et, par conséquence inévitable, quoique lente et graduée, le développement intellectuel et moral, social et politique de toute la nation⁴. » *La Revue canadienne* commence à publier une analyse d'un livre d'économie politique, celui de Jean-Baptiste Say, qu'il tient en très haute estime. Guidés par cette étude, certains collègues, comme celui de Saint-Hyacinthe, entreprennent alors leurs premiers cours d'économie politique aux élèves. La Société des Amis évolue vers l'Institut canadien. En 1848, le jeune Papineau expose pour la première fois, devant l'auditoire de cet institut, sa pensée sur la « civilisation ». Selon lui, la civilisation conduit le monde, par les relations internationales, à « une espèce d'unité universelle » et, « dans la grande unité américaine qui embrasse ce continent, il y aura unité de langage, ce langage sera celui de la majorité, celui des Anglo-Saxons⁵. »

En fils aîné, Amédée Papineau jouit de l'admiration des autres; son père aussi le tient en très haute estime. Lors de la construction du manoir à Montebello, Louis-Joseph lui écrit presque quotidiennement à Montréal, et il l'implique de toutes les manières dans les différentes étapes des opérations, lui demandant des conseils, le chargeant de commissions, attendant ses avis, qu'il ne suit pas toujours, mais qu'importe, on sent une communauté d'idées et de sentiments qui s'installe entre le grand homme et ce Fils de la Liberté.

En 1848, Louis-Joseph Papineau est redevenu député, même s'il avoue candidement préférer maintenant la culture des fleurs à la politique. Lors de débats orageux sur les indemnités à accorder aux victimes de 1837, un accrochage survient entre lui et Wolfred Nelson. Papineau est accusé par ce dernier d'avoir fui le théâtre des opérations militaires à Saint-Denis, le jour du combat. Louis-Joseph Papineau dément cette accusation en répondant

que le héros de Saint-Denis lui a lui-même demandé, ce jour-là, de s'éloigner. Les journaux étaleront à pleines pages, pendant longtemps, le duel Papineau-Nelson. Louis-Antoine Dessaulles, neveu de Papineau, et Amédée, son fils, entreront dans la danse. *La Minerve*, maintenant journal conservateur, appuie Nelson; *L'Avenir*, journal de la démocratie républicaine et des Rouges, appuie Papineau. Ces élucubrations plus ou moins stériles auront tout de même pour conséquence de souder encore davantage les liens qui attachent le fils Papineau à son père.

Ces liens se tissent encore plus forts pendant l'année 1849, celle de l'apogée du mouvement annexionniste. On a dit que ce mouvement était né de la crise économique qui sévissait alors au Canada; il tient des racines encore plus profondes et alimente la pensée des Rouges jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce mouvement verra se greffer autour de lui la plupart des intellectuels républicains de l'époque: les Papineau, Dorion, Dessaulles, Laflamme, Boucher-Belleville, Letourneux. La pensée de Louis-Joseph Papineau est simple: il vantait déjà les mérites des Américains lors des débats sur les 92 Résolutions et dans ses discours au peuple en 1837; il a conservé à son retour d'exil la même admiration envers un peuple qui a su conquérir son indépendance en se débarrassant de la monarchie anglaise, source de bien des maux, et qui n'a cessé de progresser depuis lors, tandis que le peuple canadien, aux prises avec un gouverneur et une clique d'irresponsables qui ne songent qu'à s'enrichir aux dépens des colons canadiens, n'a cessé de piétiner et de s'appauvrir, déclenchant une émigration vers les États-Unis, où l'industrialisation est florissante. L'Assemblée législative, dans les années 1832-1837, avait tenté de briser cette oligarchie politique toute-puissante, mais sans succès; le gouvernement de l'Union n'a presque rien changé, le gouvernement dit « responsable » non plus. Les pouvoirs de l'exécutif et de la métropole sont toujours très forts. La seule façon de s'en sortir serait de « rappeler » l'Union ou de faire du Canada-Uni une république indépendante de Londres, sur le modèle des États-Unis. Et, si on ne réussit pas à bâtir un pays indépendant, la seule façon d'y arriver serait de se joindre aux États-Unis. C'est là l'esprit du mouvement annexionniste. Or, les esprits conservateurs veillent au grain et triompheront facilement de ce mouvement. La pensée qui prévaudra est celle d'un George-Étienne Cartier pour qui la monarchie anglaise, loin d'être une menace, est une garantie qui empêchera le Canada de sombrer dans l'anonymat américain.

Amédée Papineau fait partie de l'Institut canadien. Cet organisme, comme la Société des Amis, se veut à la fine pointe des développements scientifiques et littéraires; les deux moyens d'y parvenir sont de mettre sur pied une bibliothèque moderne et de présenter des conférences. L'Institut regroupera ainsi la plupart des intellectuels de Montréal. Dès la naissance de

l'Institut, un objectif à réaliser se dessine à l'horizon : ériger un monument aux victimes de 1837-1838. Après plusieurs années de préparation et de nombreuses réunions, ce projet aboutira à la création du monument aux Patriotes, au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Le Canada entre à peine dans la Confédération quand éclate l'affaire Guibord. L'Église catholique d'Ignace Bourget voyait d'un mauvais œil un lieu de rassemblement comme l'Institut canadien où l'on débattait des affaires religieuses et scientifiques, où l'on avait accès aux journaux et aux livres. Sombre époque où l'expression de la libre-pensée est perçue comme une menace à l'ordre établi ! Aussi, l'Institut canadien voit son effectif diminuer d'année en année ; il est condamné par Rome et ceux qui s'acharnent à en faire partie sont excommuniés. Or, Joseph Guibord, membre de l'organisme, meurt peu de temps après le prononcé de l'anathème contre l'Institut, et on lui refuse une place au cimetière catholique de la Côte-des-Neiges. Après de longs procès, qui durent près de six ans, Guibord, mort en 1869, est définitivement inhumé en 1875. Cette période de notre histoire religieuse est dénoncée par Amédée Papineau comme le comble du fanatisme et de l'intégrisme. Ce Fils de la Liberté s'est toujours élevé contre le clergé de Montréal qui refusa la sépulture ecclésiastique aux patriotes morts au combat ; il dénonce de même le rôle de l'Église dans l'affaire Guibord. Mais, toute cette canaillerie de procès et de mise à l'index de l'Institut le dégoûte au plus haut point, et il fuit vers l'Europe en mai 1870 pour n'en revenir qu'à l'été suivant. Pendant la guerre franco-prussienne, il voyage en compagnie de sa femme et de ses trois enfants : Ella, Louis-Joseph et Marie-Louise. Il passe en Angleterre, en France, en Allemagne, s'arrêtant à Vienne pour des achats de « velours et de façons » pour Marie ; à la Scala de Milan, il assiste à l'opéra *Il Trovatore* ; à Florence, ce sera au tour de Marie-Louise de se faire payer soies et dentelles. Tous ces comptes sont tenus méthodiquement, écrits en caractères microscopiques dans un journal de 1870-1871.

Quelques jours avant la mort de Louis-Joseph Papineau, en septembre 1871, son fils, tout juste revenu d'Europe, prend en main les derniers moments du grand homme et veille à ce que ses ultimes volontés soient respectées. Appelé par un télégramme, il accourt à son chevet, au manoir. Le curé Médard Bourassa vient d'en sortir, ébranlé par les mots du tribun : « Monsieur le curé, je me passe de la religion révélée depuis l'âge de dix-neuf ans, et je n'en ai pas besoin pour mourir. » La nuit de sa mort, des notables de la paroisse défilent devant sa dépouille ; quelques-uns commencent à réciter le chapelet quand surgit Amédée dans la pièce en leur disant : « Je ne veux pas de ces simagrées ici⁶. »

Les bonnes âmes diront ensuite que Papineau s'est fait enterrer « comme un chien ». Plusieurs curés enfourchent cette monture et tonnent en chaire

contre l'impiété et l'indifférence en matière de religion. Pourtant, Louis-Joseph Papineau ne fut pas le seul à quitter le monde avec sa seule conscience, comme il avait vécu, « en philosophe, en homme possédant toutes les vertus publiques et privées », comme l'écrit Amédée ; on connaît aussi, en 1854, le cas du seigneur Boucher de Boucherville ; et, à Montréal, celui d'un certain F.-X. Beaudry, appelé « Beaudry le chien » parce qu'il ne fréquentait pas tellement les offices religieux. Mais F.-X. Beaudry, âgé de 75 ans, fin renard, décède en mars 1885 après avoir fait venir un prêtre pour se confesser et recevoir l'extrême-onction. « Cet homme, écrit Amédée Papineau, qui accumula un million par ses locations à des bordels, se confesse en mourant, se fait huiler par les prêtres, et leur donne par son testament 250 000 \$. En conséquence, il lui est chanté à Notre-Dame le service le plus somptueux qui s'y soit jamais vu. Toutes les cloches sonnont, tout le temple drapé de noir, des centaines de cierges ardents, un catafalque monté à 20 pieds de hauteur vers le ciel, quatre chevaux pour traîner son corbillard, 15 000 spectateurs dans les rues, malgré une pluie battante⁷. » On dit parfois que Louis-Joseph Papineau et son fils Amédée étaient des anticléricaux. Erreur : ils étaient contre l'ignorance et la bêtise. Quel contraste entre les funérailles de Beaudry et celles de Louis-Joseph Papineau ! Après une oraison funèbre par A. Dorion et T.-S. Brown, une cérémonie intime empreinte du respect des volontés du disparu, le corps est déposé dans le caveau de la chapelle funéraire, près du manoir, à Montebello. Le curé Bourassa écrit à son évêque : « La sépulture du grand homme a été solennellement pitoyable : avec les amis de Montréal et les porteurs du corps, sa suite ne dépassait pas le nombre de cinquante personnes⁸. »

Une fois le grand chef disparu, le manoir sera désert pour quelque temps. Amédée emménage au n° 4 de la Terrasse Prince-de-Galles, rue Sherbrooke, une grande et jolie maison. Il continue d'occuper encore pendant quatre ans son emploi de protonotaire à la cour.

Fut-il tenté, comme son père, de goûter à la politique ? Il aurait fait un adversaire redoutable à la vieille clique de tories au pouvoir depuis longtemps, mais il n'eut jamais cette ambition, car il préférerait demeurer sur le terrain plus stimulant de l'observateur ou du critique.

Une deuxième vie s'annonce pour lui, lorsqu'il prend sa retraite du protonotariat en 1875. Cohéritier du manoir de Montebello, Amédée Papineau possède en outre une jolie fortune en rentes qui fait l'envie de plus d'un. Dès janvier 1876, il quitte le pays pour l'Europe, où il retrouve Marie à Paris. Il se met alors à voyager de par le continent avec sa femme, son fils Louis-Joseph, sa fille Marie-Louise, et une servante. Pendant cinq ans, sauf quelques retours brefs à Montréal et à Montebello, il parcourt l'Europe du nord au sud : la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie ; l'Allemagne,

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN MINION CORPS 10.5
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR PIERRE-LOUIS CAUCHON
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2010
SUR LES PRESSES DE METROLITHO
À SHERBROOKE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION